

En ce temps-là, figurez-vous, personne ne prenait le taxi, aucun d'entre nous en tout cas. Les chauffeurs de taxi nous semblaient louches. Quand on a seize ans, la plupart des gens vous semblent louches. De toute façon, nous n'avions pas d'argent. Quand

ANDRZEJ STASIUK

Pourquoi je suis devenu écrivain

roman picaresque
traduit du polonais par Margot Carlier

on n'a pas d'argent, tout devient vite suspect, à commencer par ceux qui en ont. Nous, nous n'en avons pas. On se déplaçait en bus ou en tramway. Les tramways grinçaient horriblement. Surtout dans les virages.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Stasiuk, chef de file de la littérature polonaise, nous entraîne à l'époque de sa jeunesse révoltée : ambiance rock'n'roll garantie. Musique, littérature, alcool – la venue à l'écriture de l'auteur se fait en opposition à la déprime d'un quotidien communiste. Il est entouré de personnages hauts en couleur, eux aussi sur le chemin de la rébellion. L'histoire est en marche, les événements se précipitent : service militaire, désertion, prison, état de siège, clandestinité...

Écrite d'un seul souffle, cette confession picaresque se joue de tout, et d'abord de Stasiuk lui-même.

ANDRZEJ STASIUK

L'écrivain, poète et essayiste polonais Andrzej Stasiuk est né en 1960 à Varsovie. Il est l'auteur d'une quinzaine de livres dont quatorze sont traduits en français et en plusieurs autres langues.

L'œuvre de Stasiuk a souvent été récompensée. En France, la tonalité inimitable de sa prose ainsi que son amour profond pour les oubliés de l'Europe ont suscité beaucoup d'enthousiasme.

En 2011, Actes Sud a publié son roman Taksim.

DU MÊME AUTEUR

PAR LE FLEUVE, Le Passeur, 2000.

DUKLA, Christian Bourgois, 2003.

CONTES DE GALICIE, Christian Bourgois, 2004.

MON EUROPE (avec Iouri Androukhovitch),

Noir sur blanc, 2004.

L'HIVER, Noir sur blanc, 2006.

LE CORBEAU BLANC, Noir sur blanc, 2007.

SUR LA ROUTE DE BABADAG, Christian Bourgois, 2007.

FADO, Christian Bourgois, 2009.

NEUF, Christian Bourgois, 2009.

MON ALLEMAGNE, Christian Bourgois, 2010.

TAKSIM, Actes Sud, 2011.

Ouvrage publié sous la direction
de Martina Wachendorff

Ouvrage conseillé par Margot Carlier

Titre original :

Jak zostałem pisarzem

Éditeur original :

Wydawnictwo Czarne, Sękowa

© Andrzej Stasiuk, 1998

publié avec l'accord de Suhrkamp Verlag, Berlin

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02072-9

ANDRZEJ STASIUK

Pourquoi je suis devenu écrivain

roman picaresque traduit du polonais
par Margot Carlier

ACTES SUD

*Le matin,
huit heures et quart,
au Panama Bar.*

FANTÔMAS

I

En ce temps-là, figurez-vous, personne ne prenait le taxi, aucun d'entre nous en tout cas. Les chauffeurs de taxi nous semblaient louches. Quand on a seize ans, la plupart des gens vous semblent louches. De toute façon, nous n'avions pas d'argent. Quand on n'a pas d'argent, tout devient vite suspect, à commencer par ceux qui en ont. Nous, nous n'en avons pas. On se déplaçait en bus ou en tramway. Les tramways grinçaient horriblement. Surtout dans les virages. Le premier grand virage, c'était au rond-point Starzyński, en direction du centre-ville. Les tramways tournaient à droite en grinçant de partout. Lorsque nous allions au quartier de Praga, ce fichu grincement ne se faisait entendre qu'à partir de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Mais là nous pouvions descendre, et il y avait un kiosque vert où l'on vendait de la bière. En tournant à droite, on pouvait aller au zoo pour voir les singes, les éléphants, les hippopotames. Une fois arrivés devant les hippopotames, nous étions

tout près du pont de Gdańsk et nous avions alors la possibilité de reprendre un tramway en direction du centre. C'est ce que nous faisons. L'autre possibilité consistait à traverser le pont à pied puis, en prenant à gauche par le parc, à longer l'*hôtel de la Monnaie* pour s'immerger au plus vite dans l'ambiance de la Vieille Ville, avec ses ruelles pavées et ses maisons à l'ancienne qui faisaient penser à un élégant décor. Au *Rucher*, la bière coûtait dix zlotys. Personne ne nous demandait rien. D'ailleurs, nous paraissions plus vieux. On fait rarement plus jeune. Ce n'était pas notre cas. Les serveuses étaient peut-être corrompues. Allez savoir, la question reste aujourd'hui sans réponse. La cabine téléphonique la plus proche se trouvait au croisement de la rue Freta et de la rue de l'Église. L'appareil était toujours en panne. Tout le monde s'en tapait à vrai dire, car nous n'avions personne à qui téléphoner. À *La Bonbonnière*, un gus jouait tous les soirs au piano des tubes d'avant-guerre. Un verre de Ciociosan, une sorte de vermouth sirupeux et infect, coûtait vingt zlotys, un Coca dix zlotys. Le samedi, toutes les tables étaient prises, et il y avait trop de lumière, comme chez le médecin. De partout fusait la même commande : un Coca, un Ciociosan et une pâtisserie. Les cigarettes Caro avaient un emballage bleu, mou. Elles étaient à vingt zlotys le paquet, les Club, à quatre cinquante. La différence était de taille. Aujourd'hui, un tel

écart, c'est fini. Le plus souvent, nous fumions des extrafortes sans filtre, car elles nuisaient le plus à la santé. Puis elles ont disparu, et nous avons dû nous contenter d'une marque quelconque. Mais avant de disparaître, le prix du paquet, qui était d'environ six zlotys cinquante, était passé à dix zlotys. Sur la boîte, il y avait une ligne jaune et des lettres noires. Avant de perdre leur tabac, elles étaient grosses comme le petit doigt. Nous avons longtemps cru qu'elles étaient fabriquées de la même façon que les Gitanes. Faux! Maintenant, je le sais. Par la rue de l'Église, on pouvait descendre sur la rive de la Vistule. Mais personne ne le faisait, l'endroit étant sans intérêt. On allait toujours tout droit. Là où il y avait de plus en plus de monde, jusqu'au *Barbacane* où affluait la foule. La foule exerçait sur nous une sorte d'excitation. J'ignore pourquoi. Nous passions le plus clair de notre temps à glander, à faire des allers-retours entre les deux places de la Vieille Ville. Ça n'avait rien de passionnant, mais pour certains d'entre nous, c'était l'occupation principale de la journée. Sans doute gardions-nous l'espoir de tomber par hasard sur un événement intéressant. En réalité, c'était toujours pareil : on tombait les uns sur les autres. Plusieurs d'entre nous ne sont plus de ce monde. Il est impossible de savoir, par exemple, si Bobik est toujours en vie. Il était un peu barge, ce qui rend la chose d'autant plus compliquée. Il portait une écharpe, je crois, et

était plutôt beau gosse. Du genre allemand. Pour les autres, non plus, je n'ai aucune certitude. On se baladait donc et on attendait qu'il se passe quelque chose. On attendait debout, on attendait assis. C'était un peu monotone comme passe-temps, mais personne ne se plaignait jamais de s'ennuyer. Sur la grand-place, des artistes en sandales exposaient leurs tableaux. De temps à autre, ils parvenaient à attirer un blaireau et à lui vendre leurs croûtes. Dans ce cas, ils allaient se payer une bière chez *Fukier*. Ils louaient alors les services d'un gars pour garder la marchandise. C'était du grand art. Couchers de soleil, aurores, voiliers, motifs végétaux, silhouettes féminines et paysages de la Vieille Ville. Ceux-là se vendaient le mieux, car on pouvait les comparer immédiatement à la réalité. Les Allemands en achetaient en grande quantité. Les Hollandais n'achetaient rien, car eux aussi portaient des sandales, ils ressemblaient à nos artistes et ne se laissaient pas avoir. Un jour, à court de cigarettes, j'ai accosté un Hollandais. Il a roulé un peu de Drum et me l'a passé. C'était ma première clope roulée, et je ne l'avais pas trouvée bonne. Le soir, nous allions à *L'Œuf*, un bar situé dans une cave. On pouvait y allumer des bougies, gribouiller sur les murs et faire écouter ses propres bandes. Pour nous, c'était ça, la liberté. Tout était bon marché. On ne s'en rendait même pas compte. Parfois, la police nous arrêtait pour vérifier nos papiers. C'était quelque

chose. Tout le monde ne se faisait pas contrôler. Quand on désirait avoir la paix, on allait par la rue des Douaniers au mont Fumier. On pouvait y faire tout ce qu'on voulait, à condition de ne pas être trop bruyants. Nous croyions dur comme fer à tout ce que nous racontions, personne n'aurait jamais eu l'idée de mettre en doute les propos d'un pote. Si j'écris au pluriel, c'est parce que je n'aime pas les confessions intimes. Il nous suffisait d'emprunter la rue des Bouleaux, vers la gauche, pour déboucher devant la porte du *Barbacane*. Le soir, c'était le lieu de rassemblement des ivrognes. Une quantité impressionnante de bouchons de bouteilles de piquette et de capsules de bière s'amassait sous le pont-levis. En l'absence d'ivrognes, on pouvait y faire tout ce qu'on voulait. Les flics ne s'y aventureraient pas. L'endroit ne sentait pas très bon. Plusieurs fois, j'y ai emmené des filles. Pas de quoi se vanter. Tout le monde y allait. Il n'y avait qu'un seul banc. En haut, on voyait passer des touristes japonais tout sourire. À l'époque, personne ne les prenait encore au sérieux. Les seuls qui nous impressionnaient, c'étaient les Américains et les Anglais. Les Français, pas tellement. Ils n'avaient que Jean-Michel Jarre, tout le monde n'appréciait pas *Oxygène*. À vrai dire, presque personne. Nous vivions comme des animaux. En meute. Plus d'un avait l'air d'un crétin fini. Cela ne dérangeait pas. Certains étaient bêtes comme leurs pieds. Personne ne leur en

tenait rigueur. Ce temps est bel et bien révolu, j'en ai peur. Le temps des cheveux longs et des clopes immondes. On écoutait les Pink Floyd. On ne connaissait pas encore les Sex Pistols, à l'époque. Ils jouaient pour eux-mêmes, pas pour nous. S'ils étaient venus se produire rue de la Bière, à Varsovie, ils se seraient fait huer. Avec leurs épingles à nourrice, leurs t-shirts et leurs jeans déchirés. Nous aussi, nous portions des Wrangler troués. Sauf que les nôtres étaient rapiécés. À plusieurs endroits et pas qu'une fois. Si épais que l'été, on crevait de chaud. Nous ne devions pas sentir la rose. Quand on est jeune, on ne pue pas trop. Cela vient plus tard, avec l'âge, il faut se laver plus, de peur des bactéries et aussi pour les autres. Eh oui, en 1977, Johnny Rotten aurait pu aller se rhabiller. Il n'aurait eu aucune chance chez nous. Quelques-uns écoutaient les Slade, mais ils ne s'en vantaient pas trop. Moi aussi, je les écoutais, tout en feignant de ne jurer que par les Floyd, Hendrix et la petite Joplin. Rien à voir! On se nourrissait de pain et de lait. À New York, Nico chantait avec les Velvet Underground, mais on s'en fichait. On n'était pas au parfum. Nous, nous aimions les morceaux longs, sérieux et ennuyeux. Cinq minutes de solo à la guitare, ce n'était pas assez. Il nous fallait au moins dix bonnes minutes et, de préférence, à la batterie. Comme Piotrowski et Apostolis en concert au stade de Legia à Varsovie. Le public était en délire. Aujourd'hui, avec

le recul, cela peut sembler absurde, ils s'étaient juste livrés à une sorte de compétition musicale. Les filles étaient tout aussi mal fagotées que nous. Il était parfois difficile de faire la différence. Surtout de dos. Elles portaient des pantalons. Des moule-fesses. C'était la mode d'y coudre des trucs bizarres. De préférence, le drapeau américain. Le drapeau anglais était pour la génération suivante. Personne n'aurait eu l'idée de se coudre le drapeau français aux fesses. Et encore moins le drapeau allemand. L'Allemagne, ce n'était pas un pays. Elle n'intéressait personne. Cela a changé lorsque les gens ont commencé à s'y rendre pour travailler. Oui, mais ça, c'était bien plus tard. À l'époque de Rotten et tout le reste. Nous n'allions pas trop dans la rue des Faubourgs de Cracovie, car elle ne présentait aucun intérêt. Seulement jusqu'à la place du Château, puis nous faisons demi-tour. Parfois, histoire de changer un peu, nous passions par la rue des Jésuites, sous les fenêtres du commissariat de police. Nous portions de fausses Adidas ou des tennis. Ou bien des chaussures montantes en daim, genre Clarks. On les appelait des savates. Oui, le plus souvent, on portait des savates. Beiges, souples, à lacets, à quatre trous. Ça devait avoir un lien avec le pacifisme, la non-violence, et ce genre de choses, mais il nous arrivait aussi parfois d'en venir aux mains. Avec une godasse en daim, on pouvait très bien défoncer la tronche à quelqu'un. Quand il

pleuvait, elles prenaient l'eau et étaient fichues. De toute façon, quand il pleuvait, mieux valait se trouver un abri. Les serveuses nous regardaient de travers ; elles recevaient pourtant un salaire fixe, puisque les cafés appartenaient tous à l'État. Si nous avions eu l'air un peu plus normal, tout aurait sans doute été plus facile, mais la jeunesse n'accepte pas les compromis, et nous nous faisons virer de partout. Tenez, Jasio, par exemple, tout le monde devait le prendre pour un fou. Même aujourd'hui, il ne passerait pas inaperçu. Il était originaire d'un village perdu de la région de Lublin et se promenait toujours une bible à la main. Cela ne nous dérangeait en rien, nous n'avions pas de préjugés. Jusqu'au jour où il était clairement apparu qu'il avait la ferme intention de nous convertir à une sorte de puritanisme. Il ressemblait à Charles Manson, en version péquenot. Il n'arrêtait pas de nous parler d'amour. Nous prenions ses paroles à la lettre, mais c'était un malentendu. Il nous attribuait des prénoms bibliques. Réflexion faite, il avait tout d'un apôtre, mais il s'était trompé d'époque et de lieu. Nous ne faisons pas l'affaire. Dommage, il aurait été parfait en saint Paul. Il se mettait en colère lorsque les filles s'asseyaient sur les genoux des garçons. Il était très brun et très barbu, musclé comme un forgeron. Derrière lui trottait toujours Angelo, son disciple le plus fidèle. Lui, c'était saint Jean tout craché. Blond, imberbe, le regard absent, silencieux comme un fou qui

peut à tout instant se déconnecter de la réalité. Ils devaient venir du même village. Tous deux avaient des mains fortes de paysan. Il se peut que le Seigneur les ait envoyés parmi nous, mais ils n'ont malheureusement pas réussi à accomplir grand-chose. Ils n'avaient jamais entendu parler des Pink Floyd ni de Janis Joplin. Angelo gardait toujours une flûte dans sa sacoche et jouait de petits airs tristes, d'inspiration bucolique. Il devait les composer lui-même. Je portais une veste en jean aux manches coupées. Je n'y comprenais rien à rien, mais tout me plaisait. J'avais arrêté l'école. Le tramway démarrait, prenait de la vitesse et se mettait à gronder comme un avion à réaction en plein décollage. La moitié des garçons de ma classe avaient des pantalons au pli impeccable et des porte-documents aux angles raides. Noirs. Comme les premières voitures de Ford. L'élégance débute toujours modestement. Les porte-documents étaient en plastique dur. On les utilisait pour jouer aux cartes. Comme une table. Moi, je n'avais pas de porte-documents. Et je n'en voulais pas. J'étais un outsider. Dans mon école, j'avais été le premier à m'être rasé la boule à zéro. En 1977. Dans une baignoire. Ivre. Ma mère était effondrée. Je l'ai fait une seule fois, et je n'ai pas le souvenir que quelqu'un d'autre ait repris cette idée stupide. Je me baladais dans les rues mal famées du quartier de Praga, attirant sur moi les regards compatissants et plein de

compréhension des vieux voleurs. J'avais aussi été le premier de mon école à porter un anneau à l'oreille, mais je l'avais vite perdu et le trou s'est refermé. Il est vrai que je leur ai mené la vie dure, au bahut. Ils ont dû être drôlement soulagés quand j'ai arrêté de suivre les cours. Le principal s'appelait Libera. Il portait des favoris ringards et un costume bleu ciel. Je suis peut-être injuste avec lui. Son costume était peut-être violet. Quoi qu'il en soit, il criait beaucoup. Comme la plupart de nos professeurs, c'était un sadique. Je m'en fichais pas mal. Je ne descendais pas du tramway, je laissais passer l'arrêt devant le bahut. Quelques profs étaient tout de même corrects, oui, mais ce n'était pas une raison suffisante. On descendait dans la rue du Parc, en empruntant tout de suite la rue Zakroczymska, on longeait les murs de brique rouge de la Citadelle et on continuait droit devant nous. J'avais une sacoche bleue que je portais en bandoulière. Elle pouvait contenir dix bières. Nous étions idéalistes. Le fric, ça ne nous intéressait pas. On le flambait tout de suite. Nous avions mis en place une petite combine : dès que nous étions fauchés, nous abordions une élégante dame d'âge mûr et nous lui racontions, en prenant l'air le plus désolé possible, qu'il nous manquait juste quelques zlotys pour payer la note du café où nos copines nous attendaient, impatientes. En général, les dames sortaient leur portefeuille. Simple question de psychologie. Si